

Comment la science devient une religion



[Source : Aube Digitale]

Par Sheldon Richman

Le slogan populaire d'aujourd'hui est « Croyez en la science ». Il est souvent utilisé comme une arme contre les personnes qui rejettent non pas la science en principe mais plutôt l'une ou l'autre proposition scientifique de premier plan, qu'il s'agisse du vaccin contre le COVID-19, du changement climatique, de la nutrition (alimentation pauvre en graisses ou pauvre en glucides), pour n'en citer que quelques-unes. Mon objectif n'est pas de défendre ou de nier une position scientifique particulière, mais de remettre en question le modèle de la science sur lequel semblent se baser les plus fervents partisans de la science. Leur modèle fait que la science semble presque identique à ce qu'ils entendent par, et attaquent comme, la religion. Si c'est le cas, nous ne devrions pas les écouter lorsqu'ils nous font la leçon sur la nécessité de tenir compte de la science.

Le problème le plus évident avec le rappel à l'ordre de « croire en la science » est qu'il n'est d'aucune aide lorsque des scientifiques de renom – c'est-à-dire des experts de bonne foi – se trouvent des deux côtés (ou de tous les côtés) d'une question empirique donnée. Les parties dominantes de l'intelligentsia préféreraient peut-être que nous ne le sachions pas, mais il existe des experts dissidents sur de nombreuses questions scientifiques que certains déclarent allègrement « réglées » par un « consensus », c'est-à-dire au-delà de tout débat. C'est le cas de la nature précise et des conséquences probables du changement climatique et de certains aspects du coronavirus et de son vaccin. Sans preuve réelle, les francs-tireurs accrédités sont souvent accusés d'avoir été corrompus par l'industrie, avec la foi tacite que les scientifiques qui expriment la position établie sont purs et incorruptibles. C'est comme si la quête de fonds publics ne pouvait pas en soi biaiser la recherche scientifique. En outre, personne, pas même les scientifiques, n'est à l'abri de la pensée de groupe et du biais de confirmation.

Ainsi, le chœur des « adeptes de la science » n'accorde aucune attention aux francs-tireurs accrédités, sauf si c'est pour les diffamer. Apparemment, selon le modèle de science des croyants, la vérité descend d'un Mont Sinaï séculaire (Mont Science ?) grâce à un ensemble de scientifiques oints, et ces déclarations ne doivent pas être remises en question. Les dissidents peuvent être ignorés car ils ne font pas partie des élus. Comment les élus ont-ils

atteint leur position élevée ? Souvent, mais pas toujours, c'est par le biais du processus politique : par exemple, la nomination dans une agence gouvernementale ou l'octroi de subventions prestigieuses. Il se peut qu'un scientifique ait simplement gagné l'adoration de l'intelligentsia progressiste parce que ses vues s'alignent facilement sur un programme politique particulier.

Mais ce n'est pas de la science ; c'est de la religion, ou du moins c'est le stéréotype de religion auquel les « adeptes de la science » s'opposent au nom de la lumière. Il en résulte des dogmes et, en fait, des accusations d'hérésie.

Dans la vraie science, il n'y a pas d'élus ni de monts de la science. La vraie science est un processus brutal d'hypothèses, de tests publics, de tentatives de répllication, de formation de théories, de dissension et de contestation, de réfutation (peut-être), de révision (peut-être) et de confirmation (peut-être). C'est un processus sans fin, comme il doit l'être. Qui sait ce qui nous attend au prochain tournant ? Aucune question empirique ne peut être déclarée réglée par consensus une fois pour toutes, même si, avec le temps, une théorie a résisté à suffisamment de défis compétents pour justifier un haut degré de confiance. (Dans un monde où les ressources sont rares, y compris le temps, toutes les questions ne peuvent être approfondies, il faut donc faire des choix). Le pouvoir institutionnel de déclarer que les questions sont réglées par consensus ouvre la porte à toutes sortes de méfaits qui violent l'esprit de la science et peuvent nuire au public, financièrement et autrement.

Ce qui est étrange, c'est que les « défenseurs de la science » montrent parfois qu'ils comprennent correctement la science. Certains athées célèbres, par exemple, utilisent un modèle correct de la science lorsqu'ils insistent auprès des religieux sur le fait que nous ne pourrons jamais atteindre la « vérité absolue », ce qui signifie que l'infailibilité est hors de portée. Mais ils oublient vite ce principe lorsqu'il s'agit de leurs propositions scientifiques favorites. Ils ressemblent alors soudainement aux personnes qu'ils attaquaient l'heure précédente.

Un autre problème avec les « défenseurs de la science » dogmatiques est qu'ils supposent qu'une politique gouvernementale appropriée, qui est une question normative, découle directement de « la science », qui est une question positive. Si l'on connaît la science, alors on sait ce que chacun doit faire – c'est du moins ce que pensent les dogmatiques scientifiques. C'est comme si les scientifiques étaient exceptionnellement qualifiés, en vertu de leur expertise, pour prescrire la meilleure réponse en matière de politique publique.

Mais c'est tout à fait faux. La politique publique est une affaire de jugement moral, de compromis et de recours justifié à la coercition. Les spécialistes des sciences naturelles ne sont ni les seuls à connaître ces questions ni les seuls à pouvoir prendre les bonnes décisions pour tout le monde. Lorsque les scientifiques médicaux ont conseillé de verrouiller

l'activité économique en raison de la pandémie, ils ne s'exprimaient pas en tant que scientifiques mais en tant que moralistes (sous des habits de scientifiques). Quelles sont leurs qualifications particulières pour ce rôle ? Comment ces scientifiques auraient-ils pu prendre en compte toutes les conséquences graves d'un verrouillage – psychologiques, domestiques, sociales, économiques, etc. – pour les divers êtres humains qui seraient soumis à cette politique ? Qu'est-ce qui qualifie les spécialistes des sciences naturelles pour décider que les personnes qui ont besoin d'un dépistage du cancer ou d'une maladie cardiaque doivent attendre indéfiniment alors que les personnes atteintes d'une maladie officiellement désignée n'ont pas à attendre ? (Les politiciens émettent les interdictions formelles, mais leurs conseillers scientifiques fournissent une crédibilité apparente).

Voici la distinction pertinente : si nous devons favoriser la science, nous devons rejeter le *scientisme*, cette croyance erronée selon laquelle les seules questions qui méritent d'être posées sont celles qui se prêtent aux méthodes des sciences naturelles et que, par conséquent, toutes les questions doivent être soit reformulées de manière appropriée, soit rejetées comme du charabia. F. A. Hayek, dans « *La contre-révolution de la science* », définit le scientisme comme « *l'imitation servile de la méthode et du langage de la science* ».

J'aime la façon dont le philosophe Gilbert Ryle l'a exprimé dans « *The Concept of Mind* » :

« *Les physiciens auront peut-être un jour trouvé les réponses à toutes les questions physiques, mais toutes les questions ne sont pas des questions physiques. Les lois qu'ils ont trouvées et qu'ils trouveront peuvent, dans un sens du verbe métaphorique, régir tout ce qui se passe, mais elles n'ordonnent pas tout ce qui se passe. En fait, elles n'ordonnent rien de ce qui se passe. Les lois de la nature ne sont pas des fatalités* ».

« Comment devrions-nous vivre ? » ne fait pas partie des questions auxquelles les spécialistes des sciences naturelles sont spécialement qualifiés pour répondre, mais elle mérite certainement d'être posée. De même, « *Quels sont les risques que vous ou moi devrions prendre ou éviter ?* ». Il y a un monde de différence entre l'affirmation d'un expert médical : « Le vaccin X est généralement sûr et efficace » et « La vaccination devrait être obligatoire ». (L'un des grands critiques du scientisme était Thomas Szasz, M.D., qui a consacré sa vie à lutter contre la croisade de la profession médicale, et en particulier de la psychiatrie, visant à refondre les questions morales en questions médicales et à contrôler ainsi les gens au nom de la science désintéressée).

La plupart des gens ne sont pas qualifiés pour juger la plupart des conclusions scientifiques, mais ils sont qualifiés pour vivre leur vie raisonnablement. Je suis hautement convaincu que la terre est une sphère et

qu'une molécule d'eau est composée de deux parties d'hydrogène et d'une partie d'oxygène. Mais je ne sais pas comment confirmer ces propositions. Nous devons donc tous nous fier aux autorités scientifiques et médicales, non pas au sens du pouvoir, mais au sens de l'expertise et de la réputation. (Même les autorités d'un domaine se fient aux autorités d'autres domaines).

Mais nous devons aussi nous rappeler que les affirmations empiriques de ces autorités sont défendables, c'est-à-dire qu'elles sont en principe ouvertes à la contestation [aux contre-arguments] et peut-être à la réfutation, c'est-à-dire au processus scientifique. Hormis les axiomes indispensables et auto-validés de la logique, toutes les affirmations sont ouvertes dans ce sens. C'est ce processus qui nous permet de découvrir la vérité. Comme l'a fait remarquer John Stuart Mill dans son ouvrage intitulé « *On Liberty* », même un dissident qui a une opinion manifestement erronée sur une question peut savoir quelque chose d'important sur cette même question qui a été négligé. C'est à nos risques et périls que nous faisons taire les gens ou que nous les traitons d'hérétiques. C'est du dogme, pas de la science.

source : <https://libertarianinstitute.org>

traduit par Aube Digitale